

LE MÉMORIAL DE RIVESALTES

Conçu par l'architecte Rudy Ricciotti, il a la forme d'un monolithe de béton de 210 mètres de longueur, presque enfoui dans le sol, marquant ainsi le gigantisme du lieu et les « choses sourdes et muettes » qui s'y sont déroulées.

17500

personnes ont été internées à Rivesaltes entre 1941 et 1942. 53 % d'Espagnols, 40 % de juifs et 7 % de tziganes, 2 300 juifs ont été déportés.

Histoire



LE MÉMORIAL DU CAMP DE RIVESALTES DANS LES PYRÉNÉES-ORIENTALES. PHOTO FRÉDÉRIC HEDELIN/ONLY FRANCE.FR

ENTRETIEN

Rivesaltes, mémoire des camps français

Demain sera inauguré le mémorial du camp de Rivesaltes, dans les Pyrénées-Orientales, où furent internés réfugiés espagnols républicains, juifs, tziganes en 1941-1942, puis harkis en 1962.

Quand le camp de Rivesaltes a-t-il été créé ? À quoi devait-il servir ?

DENIS PESCHANSKI Les premiers convois d'internés arrivent le 14 janvier 1941. Il était déjà envisagé, depuis quelque temps, de se servir de ce vaste espace de 600 hectares qui n'était encore qu'un camp militaire. La crise des camps français à l'automne 1941, avec une croissance spectaculaire de la mortalité, va pousser

les autorités françaises, sous la pression des pays étrangers et des œuvres d'assistance, à trouver cette solution. Le camp était en dur et l'on s'imaginait que des internés affaiblis supporteront la vie dans cette plaine de Rivesaltes battue par le vent, terrible, le froid l'hiver et la chaleur suffocante l'été. Comme si la pénurie alimentaire allait être réglée parce qu'on changeait de lieu ! Les premiers mois dans le camp ont pourtant montré la dure réalité.

Avec l'arrivée des réfugiés républicains espagnols, le camp a-t-il changé d'échelle et de fonction ?

DENIS PESCHANSKI En fait, à la diffusion de ceux qu'on appelle les « camps de la Retirada », construits

ou mobilisés juste après la défaite de la République espagnole en 1939, Rivesaltes ouvre plus tardivement. Pourtant, les Espagnols représentent 53 % de la population internée à Rivesaltes entre janvier 1941 et novembre 1942, soit 9 000 des 17 500 personnes passées par le camp. Ils furent alors internés au nom de la logique d'exclusion qui était au cœur du régime de Vichy. Pour les gouvernants de l'État autoritaire, rien ne servait de lutter contre l'occupant, il fallait régénérer la société française de l'intérieur, et rassembler les éléments dits « purs » autour des valeurs traditionnelles et exclure les éléments dits « impurs » considérés comme responsables de la défaite. Ces figures de « l'anti-France » pour reprendre les mots de Pétain, avaient pour noms : l'étranger, le juif, le communiste et le franc-maçon. En cela, les Espagnols et les juifs étrangers présents à Rivesaltes étaient bien sûr des cibles.

Pendant l'Occupation, Rivesaltes devient l'antichambre de la Shoah. Est-il devenu un maillon de l'extermination nazie ?

DENIS PESCHANSKI Le camp de Rivesaltes joue en effet un rôle crucial et singulier. Un changement majeur s'opère à l'été 1942 : ce n'est plus la logique d'exclusion de Vichy qui prime mais la logique de déportation pour l'extermination des juifs de France voulue par l'occupant nazi. Au nom de la collaboration, Vichy va accepter de cogérer la mise en œuvre de la solution finale en France. Il faut savoir que, entre août 1942 et novembre 1942, près de 10 000 juifs de zone sud sont livrés aux Allemands

par Vichy, soit avant l'entrée du premier soldat allemand dans « la zone libre ». Neuf convois partiront de Rivesaltes jusqu'à sa fermeture. Mais le camp de Rivesaltes devient, début septembre, centre interrégional de déportation : dès lors et jusqu'en novembre, tous les juifs de zone sud livrés aux Allemands seront d'abord rassemblés à Rivesaltes qui, pour reprendre l'expression de Serge Klarsfeld, devient « le Drancy de zone libre ». Au total, près de 2 300 juifs sont déportés du camp. Mais on retiendra aussi qu'ils étaient près de 5 000 à être rassemblés à Rivesaltes durant ces mois terribles. C'est le camp dont le plus de juifs ont pu échapper à la déportation. Phénomène exceptionnel dû à la mobilisation des œuvres d'assistance (Secours suisse aux enfants, OSE, Cimade, YMCA, etc.) qui ont su associer action légale, qui leur permettait d'être acceptées dans le camp, et action illégale, pour aider au sauvetage. Elles étaient aidées par un personnage étonnant, Paul Corazzi, envoyé par le préfet pour le représenter dans ces opérations, et qui va immédiatement travailler main dans la main avec les œuvres. Ils ont tout fait, en particulier pour sauver les enfants et, effectivement, très peu d'enfants (mais trop) sont partis de Rivesaltes vers les chambres à gaz. L'un des moyens était simple en apparence : il fallait que les mamans signent un papier par lequel elles abandonnaient leurs enfants qui, dès lors, étaient confiés aux œuvres et exfiltrés immédiatement. Imaginez ce qu'a pu être ce double traumatisme, chez la mère et chez l'enfant.

En 1962, 20 000 harkis sont regroupés dans le camp de Rivesaltes... Ce camp a servi à interner des populations très différentes. N'est-il pas difficile aujourd'hui d'en faire un lieu de mémoire commun à tous ces gens ?

DENIS PESCHANSKI De fait, l'originalité de ce camp est de rendre compte des deux traumatismes du second XX^e siècle français : la Seconde Guerre mondiale et la guerre d'Algérie. Plus de 21 000 harkis, ces supplétifs de l'armée française en Algérie, sont passés par ce camp entre 1961 et 1964. Quelques voix se sont alors élevées parmi les anticolonialistes pour dénoncer le sort qui leur était fait, comme Pierre Vidal-Naquet. Au sortir de la guerre d'indépendance, ils étaient rejetés par l'Algérie, non désirés par le gouvernement français, marginalisés par une opinion française. La principale difficulté fut donc de trouver un récit partagé d'histoires et de mémoires si différentes. Pas question de mettre un signe d'égalité entre ces populations. Pourtant, il y a unité de lieu (le camp) et même logique de déplacements forcés de population. Au-delà, cela signe la dimension humaniste revendiquée de ce mémorial : ceux qui viennent comprendre une histoire qui leur est proche vont découvrir d'autres destins passés par le lieu.

L'inauguration du mémorial a lieu alors que, à nouveau, des réfugiés convergent vers l'Europe. L'histoire de Rivesaltes peut-elle aider la population française à trouver les bonnes réponses ?

DENIS PESCHANSKI Oui. Profondément oui. Le dernier film que nous présentons dans le parcours a été tourné en juin dernier. Nous avons décidé de mettre en scène un dialogue entre Philippe Leclerc, le représentant en France du Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR), et moi-même. La question était simple : le XX^e siècle a été celui des guerres, des camps, des déplacements forcés de population. Qu'en est-il en ce début de XXI^e siècle ? Et Philippe Leclerc nous alerte : avec 60 millions de déplacés, singulièrement autour de la guerre de Syrie, le monde connaît un pic inégalé ; et l'Europe ne doit pas rechigner devant l'accueil de quelques centaines de milliers d'entre eux quand on sait, par exemple, que ces réfugiés représentent près du cinquième de la population du Liban ! Alors, je n'ajouterai qu'une chose : debout les consciences !

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR DANY STIVE



Denis Peschanski
Historien, directeur du conseil scientifique du mémorial

CULTURE-IDÉES — ENQUÊTE

Le camp de Rivesaltes, un concentré des horreurs faites aux réfugiés

14 OCTOBRE 2015 | PAR NICOLAS CHEVASSUS-AU-LOUIS

Ici, dans les Pyrénées-Orientales, entre 1941 et 1964, 600 000 personnes ont été internées : Espagnols fuyant Franco, juifs et Tsiganes enfermés par Vichy, harkis fuyant l'Algérie après 1962... Des centaines y sont morts de malnutrition et dénuement. Des juifs en sont partis pour être exterminés par les nazis. Vendredi, alors qu'un nouveau drame des réfugiés secoue l'Europe depuis des mois, Manuel Valls inaugure le mémorial du camp. Histoire et enjeux.

☆ FAVORI

Recommander

+ RECOMMANDER

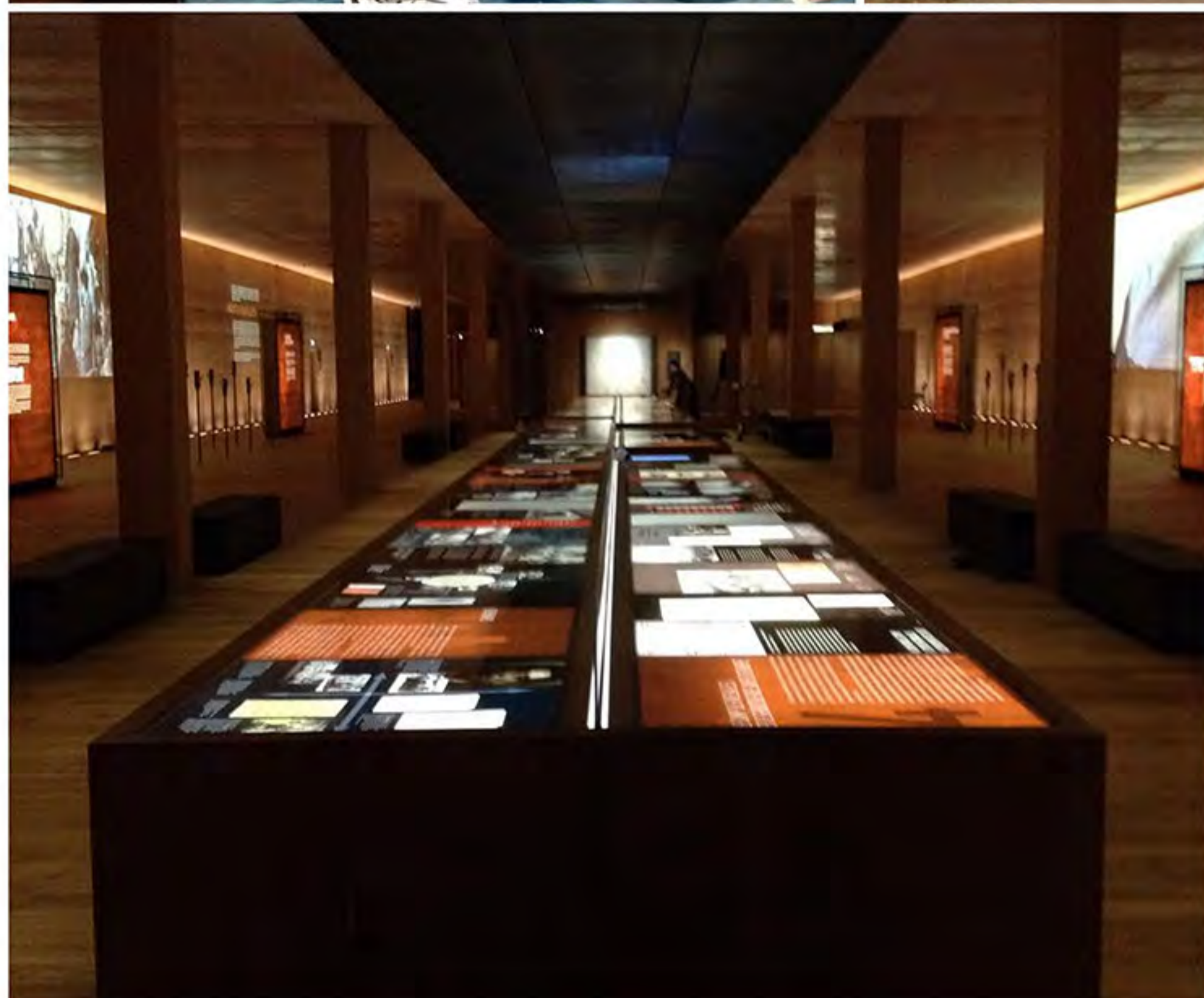
Tweeter 48

IMPRIMER

G+ 4

ARTICLE EN PDF

Offre



Rudy Ricciotti + Passelac & Roques Architectes : Mémorial du camp de Rivesaltes

publié le lundi 2 novembre 2015



Living
Interiors

L'ÉVÉNEMENT EN
MATIÈRE DE
CONCEPTS DE
SALLES DE BAINS
ET D'ESPACES À
VIVRE

Achetez vos
entrées
maintenant et
économisez
plus de 45 %

18 AU 24
JANVIER
2016

Le projet du mémorial du camp de Rivesaltes est un projet puissant qui tire sa force de l'histoire qu'il défend au service de la mémoire collective. L'architecture opaque et presque brutale du mémorial exprime la violence qu'a pu connaître le lieu. Le monolithe conçu pour le projet reste néanmoins humble, malgré ses dimensions il ne s'impose pas au lieu.

Le bâtiment du mémorial est implanté sur la place centrale : la place d'appel de l'ancien camp, aujourd'hui au milieu des ruines des baraquements. Les architectes ont choisi de construire un bâtiment monolithe dont l'extérieur et l'intérieur sont recouverts par un béton teinté d'un rouge ocre, rappelant celui de la terre du site. Celle du sol dans lequel il s'installe, où il a été enfoncé, partiellement dissimulé et d'où il émerge péniblement en dépassant pas l'altimétrie des baraquements présents sur le site. Un processus et une posture de respect face au lieu qui n'enlèvent rien à la puissance du message architectural souhaité par ses concepteurs. La violence du lieu et de son histoire s'exprime au travers d'une architecture engagée au service de la mémoire collective. A l'intérieur le visiteur est coupé du monde, le bâtiment n'offre presque aucune vue sur l'extérieur. Toute l'architecture est vouée à la composition d'un parcours dans lequel le visiteur s'abandonne, elle devient le vecteur de l'histoire. Les matériaux se conjuguent et la forme du bâtiment n'a laissé que quelques patios offrant air et lumière à certains éléments précis du programme. Pas d'ouvertures, ni de fenêtres, les salles sont entièrement dédiées aux expositions.

Depuis le parking, le visiteur emprunte un long chemin qui le fait entrer par la porte principale du camp. Face à lui se dessine peu à peu la géométrie du monolithe de 240 mètres de long abritant le mémorial. Sur la gauche une longue pente douce, se terminant par un tunnel, constitue un premier seuil, un premier passage obligé où le visiteur descend au niveau du bâtiment. Un accueil à l'échelle du lieu dirige les visiteurs vers un long couloir d'où peu à peu il perd la lumière naturelle pour ensuite arriver au cœur de la grande salle d'exposition où une scénographie sobre raconte le lieu. Le programme divise le bâtiment en quatre entités : une première partie est dédiée à un centre de documentation de recherche et d'enseignement qui profite de la lumière d'un grand patio ; la seconde est occupée par les espaces d'accueil du public, vestiaires & sanitaires, mais aussi une librairie et un café où l'on prend le temps de réfléchir et de penser à une époque pas si lointaine ; la troisième partie dans le plan accueille les bureaux mais est surtout longée par le couloir d'entrée pensé véritablement comme une plongée vers l'histoire et l'exposition occupant une grande salle aux dimensions spectaculaires en quatrième partie de plan.

La scénographie de la grande salle d'exposition, conçue par l'agence Koya, s'organise autour d'une table s'étalant, au centre, sur toute la longueur de la pièce. Documents et quelques objets de l'histoire du camp y sont exposés. Sur les murs de la pièce sont projetés des films muets en noir et blanc. La couleur et la texture du béton rouge et brut se mélangent aux témoignages historiques. Face à ces films sont disposés de petits mats sur lesquels des écrans sont posés à la verticale, les visiteurs peuvent interagir avec eux et écouter le son de témoignages. L'exposition est divisée en six parties : la première introduit et la dernière conclut et ouvre la réflexion sur le monde d'aujourd'hui au sujet des populations déplacées. Les quatre autres correspondent aux quatre époques du camp de Rivesaltes. D'un point de vue architectural, les architectes ont été maîtres de la coupe de la salle. La matière béton est la plus présente, les éléments techniques, de projection, de lumière ont tous été contenus à l'intérieur d'un coffre filant placé au dessus de la table centrale. Le résultat est une salle où encore plus qu'ailleurs l'on sent la présence du béton du monolithe. Il est seul à encadrer et à recueillir l'exposition, les tripailles techniques ont subtilement été rassemblées et dissimulées. Les mêmes soucis de détail et de maîtrise du projet ont été appliqués tout au long de la transcription formelle et architecturale du programme.

Photographies : O. Amsellem, M. Hédelin / Région Languedoc-Roussillon

Pour en savoir plus, visitez le site de Rudy Ricciotti, de Passelac & Roques Architectes et de l'agence Koya

muuz
architecture design magazine

ARCHITECTURE + DESIGN
TENDANCES + INSPIRATION

www.archidesignclub.fr



Abonnez-vous !

Rechercher dans Muuz Magazine...

OK

[archidesignclub](#) *produithèque* →



Wallis&

PROFILS SYSTEMES

» Verrières, vérandas



Satin Road

PROFILS SYSTEMES

» Fenêtres, portes-fenêtres



Fenêtre Satin Moon

PROFILS SYSTEMES

» Fenêtres, portes-fenêtres

Tweeter

in Partager

tumblr. +

Pin it

Connexion

G+1

0



Porte grand trafic
Satin Moon

PROFILS SYSTEMES

» Portes

mauz dans la même rubrique →



Xixi Wetland Estate
David Chipperfield
Architects



Tower House
Andrew Maynard



Castle Rock House
Herbst Architects

PUBLIER VOTRE COMMENTAIRE

« J'ai choisi d'affronter la violence cachée de ce lieu »

ENTRETIEN | Le mémorial du camp de Rivesaltes, monolithe de béton de 210 mètres de long, est presque enfoui dans le sol. L'incarnation, selon son architecte, Rudy Ricciotti, de la rencontre que les Français n'ont pu faire avec la réalité de leur histoire

L'architecte Rudy Ricciotti a remporté le concours pour réaliser le mémorial de Rivesaltes (Pyrénées-Orientales). L'auteur du Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (Mucem), à Marseille, dit avoir été bouleversé par l'histoire du lieu.

Pourquoi avoir voulu répondre au concours du Mémorial du camp de Rivesaltes (Pyrénées-Orientales) ?

Je réponds aux concours pour exercer mon métier. En revanche, je ne ferai jamais une prison. C'est le premier mémorial que je construis. J'avais déjà participé à un seul concours de ce type : le mémorial pour la guerre de 1914-1918 à Notre-Dame-de-Lorette (Pas-de-Calais), que j'avais perdu et qui a été remporté brillamment par l'architecte Philippe Prost. Un mémorial, ça crée une situation un peu difficile à traiter. Ça n'est pas une tombe. Ça n'est pas non plus une maison des jeunes, ni un centre culturel.

Comment la demande sur le projet de Rivesaltes s'est-elle exprimée ?

Il n'y a pas eu de demande, d'aucune manière. Il y avait un programme de besoins qui était écrit, et puis après on se débrouille avec. Ensuite, on va voir le site et on se demande ce que l'on va bien pouvoir faire là.

Et le site de Rivesaltes, justement, comment l'avez-vous ressenti ?

C'est un lieu désertique, battu par les vents. Un lieu qui n'existe pas à quelques centaines de mètres et que l'on découvre au dernier moment. J'ai été frappé par sa solitude, bien qu'il y ait quelques traces de vie quand on arrive sur place, et notamment dans l'ilot F [où est implanté le mémorial]. Je l'ai survolé en avion, et l'on voit très bien tout le carré du camp l'offre. On voit les îlots, on voit que c'est à l'autre bout d'un pays. Et pourtant, quand on le parcourt, c'est une terre invisible, qui disparaît dans le paysage. C'est gigantesque. C'est ce qui m'a frappé. Il s'est passé des choses là, sourdes, des choses muettes.

C'est-à-dire ?

Rivesaltes, c'est l'image de la surdité, de la chape de plomb que l'on a mise sur la collaboration française. Il y a eu d'abord les républicains espagnols, à la suite de la « Retirada » [l'exode de 450 000 Espagnols fuyant devant les troupes franquistes en janvier et février 1939], puis, à la fin, il y a eu les harkis qui ont été accueillis. Harkis, qui n'étaient pas républicains espagnols, qui n'étaient pas juifs ou Tziganes. Il n'y a pas de parité.

Lorsqu'ils ont présenté le projet à l'assemblée nationale, j'ai entendu des élus dire : « Ces camps d'internement dans lesquels on a emprisonné des juifs, des républicains espagnols et des harkis. » Les harkis étaient hébergés, les républicains retenus, ou disons en rétention. Les juifs, eux, ont été triés par catégories d'âge, mis sur des quais, à devoir attendre jusqu'à 2 ou 3 heures du matin, pour être ensuite embarqués dans des fourgons à bestiaux. Deux mille cinq cents d'entre eux sont morts à Auschwitz.

A quelle surdité faites-vous allusion ?

À cette époque-là, l'armée allemande n'occupait pas encore la région sud. Rivesaltes est le fruit de la collaboration exemplaire entre la préfecture, la gendarmerie et la SNCF, trois grands services de l'Etat. C'est bouleversant. La dimension que j'évoque à propos de Rivesaltes, c'est l'isolement et la surdité appliqués à un système. De la même manière que le site disparaît dans le paysage, la mémoire administrative française a effacé ses propres responsabilités exercées à 100 % dans l'« excellence ».

Ici, les Français ont fait du zèle. Ça donne envie de vomir, je n'en suis pas revenu. Ça n'était pas dans le dossier à l'origine du concours. Je l'ai appris très vite grâce à l'historien Denis Peschanski. Voilà les conditions : un terrain très plat et une amnésie, on ne peut pas dire involontaire, mais, au contraire, totalement volontaire.

Comment répondre architecturalement à cela ?

Qu'est-ce que je vais faire ? Un bâtiment transparent ? Sombrier dans la niâiserie, la



transparence comme illusion de la démocratie ? Je vais faire quoi ? De la fragmentation, sur le mode névrotique de la déconstruction ? Faire un projet sur le mode de l'ambition française, colonisé par les mythologies anglo-saxonnes, hollandaises, etc. Généralement, ça se passe comme cela quand on est un architecte citoyen de gauche, démocrate et non-fumeur.

Moi, j'ai choisi d'affronter la violence cachée de ce lieu. Le bâtiment est un monolithe de béton de 210 mètres de long, construit sur le seul endroit où rien n'avait été construit : la place d'armes, là où était le pouvoir. Rivesaltes était un camp militaire avant d'être un camp d'internement. Le point le plus haut du bâtiment correspond au point le plus haut des baraquements.

Dans une présentation ancienne, vous expliquez que le bâtiment ne parle pas. Qu'est-ce que cela signifie ?

Le bâtiment est la rencontre, l'incarnation de la rencontre que les Français, aujourd'hui, n'ont pu faire avec la réalité de l'histoire de ce lieu, c'est-à-dire ce qu'on leur a interdit de savoir et de rencontrer. C'est pour moi la chose la plus importante. Ce bâtiment est la rencontre qui n'a jamais eu lieu, celle des Français avec l'histoire du camp. On est dans une métaphysique. Pour une fois, on est confronté à l'horizon métaphysique de la politique. Si le mot politique veut

faire sens, il convient qu'il prenne ses responsabilités. Cette proposition architecturale est une prise de responsabilité exemplaire. Jusqu'à même sonder les scories non dites et absentes de cette violence propre à cette mémoire effacée.

De quelle manière le mémorial de Rivesaltes incarne-t-il cette responsabilité ?

Il incarne par son côté Quasimodo enterré, fermé sur lui-même. Il est là pour prendre les coups à la place des autres. Pour les absents. Il faut bien que quelque chose incarne la responsabilité de la mémoire. S'il avait été fait en verre, il aurait été l'incarnation de la lâcheté la plus absolue.

Si j'avais été un vrai salaud, j'aurais fait un bâtiment transparent avec des menuiseries en Inox. Ou alors j'aurais pu faire de l'architecture minimaliste, japonaise, avec la bouche en cul-de-poule, de manière à ne pas rencontrer cette violence cachée.

Comment le bâtiment a-t-il été perçu par ceux qui l'ont découvert ?

Alois même que ce bâtiment ne cherche pas à fabriquer de la sympathie, assez étrangement et de manière assez inattendue, il fabrique beaucoup d'affect chez les gens. Ces derniers sont très respectueux, ils le reçoivent avec beaucoup de tendresse. J'ai pensé que tout le monde allait cracher dessus, éprouver de la haine, parce que c'est

du béton, un monolithe de béton, un peu comme la pierre de Baalbek, au Liban, qui parle de la solitude de l'art de bâtir. Dans ce monolithe sans fenêtres qu'est le mémorial de Rivesaltes, la seule ouverture, c'est le ciel. Même les portes en façade sont en béton. A l'intérieur, il y a des patios d'où l'on ne peut regarder que le ciel. Il n'y a pas d'autres possibilités.

Pourquoi avoir choisi de n'éclairer le mémorial que par des ouvertures sur le ciel ?

Parce que c'est un lieu sans futur, un lieu sans espoir. Il n'y a pas d'autre espoir que de regarder le ciel. Observer les baraques, c'est une information qui n'est pas suffisante. S'il s'agit d'observer des tombes de jeunes soldats à perte de vue, oui. Quand on arpente le cimetière américain de Colleville-sur-Mer (Calvados), on est confronté à un horizon bouleversant.

Ce monolithe est enfoui dans le sol, comme une mémoire enfouie. Il émerge à peine. C'est une expérience lorsqu'on entre

« Si j'avais été un vrai salaud, j'aurais fait un bâtiment transparent avec des menuiseries en Inox »

dedans. Ça n'est pas comme quand on entre dans un bâtiment du XIX^e siècle. On y entre par un parcours souterrain. Derrière sa violence apparente, le lieu en réalité, dégage une tendresse. Il suscite énormément d'empathie. Le Mucem, à Marseille, lui aussi, est en béton, dégage une sympathie phénoménale. Le mémorial de Rivesaltes, c'est l'anti-Mucem.

Pourquoi l'anti-Mucem ?

Parce que le Mucem est dans une dématérialisation. Il est dans une certaine physicalité et même un certain érotisme. Alors que Rivesaltes, c'est une pétrification, telle que, finalement, on oublie qu'il s'agit d'architecture. Et on se dit : qu'est-ce qui se passe ? De manière intuitive, les gens sont portés par une expérience spatiale où ils font cette rencontre qui n'a jamais eu lieu. Même des gens qui ne connaissent rien à l'architecture sentent ça, de manière très respectueuse. Ils sont au garde-à-vous.

L'élaboration du projet a-t-elle été difficile ?

Non. Je ne suis jamais dans la souffrance. Je ne suis pas vraiment un architecte français, parce que je ne me plains jamais. Je suis quelqu'un qui se bat, qui combat.

Pensez-vous que l'histoire du camp de Rivesaltes puisse trouver un écho dans l'actualité d'aujourd'hui ?

Un journaliste algérien, lors de la conférence de presse à l'Assemblée nationale, avait déclaré que « Rivesaltes hier, c'est Sangatte aujourd'hui ». Personne n'a bronché, tout le monde a opiné. J'ai pris le micro et j'ai dit : « Pardonnez-moi, mais quand on quitte Sangatte, c'est pour aller dans un autre pays ; lorsqu'on quittait Rivesaltes, c'était pour aller au four. » Et j'ai fermé le micro. Silence de mort dans la salle.

Pourquoi faut-il être, à un moment donné, raide dans ses bottes pour se faire comprendre ? Comment se fait-il qu'il y ait des glissements sémantiques qui font de nous, par une gestion altérée de la mémoire, finalement des collabos. Ne pas être carré sur la gestion de la mémoire, c'est être collabo. Pour en revenir à la réponse architecturale, je souhaitais que les choses soient radicales. Et on pourrait chuter par l'expression : ni pardon ni oubli. Ce projet m'a bouleversé quand j'ai compris ce que l'on avait fait, nous les Français. On se dit que c'est monstrueux. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-JACQUES LARROCHELLE

INAUGURATION DU MÉMORIAL DU CAMP DE RIVESALTES (PYRÉNÉES-ORIENTALES), LE 16 OCTOBRE

Mémorial de Rivesaltes



Ci-contre : le mémorial du camp de Rivesaltes, conçu par l'architecte Rudy Ricciotti. Ci-dessous : le site du camp aujourd'hui.



Se souvenir des camps français

Espagnols, juifs, Tziganes, de 1941 à 1942, puis harkis, en 1962, ont hanté ce lieu. Ce monument fera cohabiter leurs mémoires

Quand on arrive à Perpignan par l'avion du matin, alors que le soleil dispute à la brume les crêtes des Pyrénées, on découvre, en plongeant sur l'aéroport, un curieux paysage dans la plaine. Un mouchetis de traits blancs rassemblés en carrés et, au milieu, un immense rectangle couleur sable, comme une table de géant. A dix kilomètres des pistes, dans un paysage de vignes et de zones d'activités, entrelardé de routes et surplombé d'éoliennes, on arrive au mémorial du camp de Rivesaltes. Les 210 mètres de béton posés là par l'architecte Rudy Ricciotti au nom de l'histoire et de la mémoire sont entourés d'une multitude de baraquements en ruines, parfaitement alignés. C'est ce que l'on aperçoit depuis le ciel. De ces bâtiments précaires, couverts de tags, sans toit pour la plupart, au bord de l'effondrement, suintent tristesse et mélancolie. On dirait une œuvre d'Anselm Kiefer, l'artiste allemand dont les sculptures, travaillées par le temps, s'effondrent dans un fracas de verre brisé.

Le camp de Rivesaltes, aux portes de Perpignan, n'est qu'un point dans la cartographie française de l'internement au XX^e siècle. En parcourant la France d'ouest en est, de Gurs (Basses-Pyrénées) au Vernet (Ariège), d'Argelès-sur-Mer à Saint-Cyprien (Pyrénées-Orientales), on découvre des lieux de mémoire et d'histoire dont il reste peu de chose, à part des stèles fleuries et des tombes. On peut aussi visiter quelques musées, comme celui, exemplaire, de la maternité d'Elne (Pyrénées-Orientales), ou des lieux préservés, comme la briqueterie du camp des Milles (Bouches-du-Rhône).

Mais le mémorial de Rivesaltes, par l'ampleur de son ambition muséographique et pédagogique, par le nombre de communautés dont les ressortissants ont été internés ou accueillis – Espagnols, juifs, Tziganes ou harkis –, par la maigreur et les dimensions du site et par la beauté austère et respectueuse du bâtiment, promet de devenir le point névralgique de la mémoire de l'internement en France. Le mémorial abritera, sous sa chape de béton, salles pédagogiques, auditorium, expositions permanentes et temporaires.

Pour comprendre en quoi ce lieu est exceptionnel, il faut expliquer comment, au XX^e siècle, les deux guerres mondiales et les conflits coloniaux ont abouti à la mise à l'écart et à la stigmatisation de populations qualifiées tour à tour d'étrangers, d'apatrides, d'indésirables, de réfugiés, de ressortissants de pays ennemis.

A la fin des années 1930, devant l'afflux de réfugiés fuyant les régimes autoritaires européens, et l'Allemagne nazie en particulier, le gouvernement français prend des mesures. « La première phase de l'histoire des camps va de novembre 1938 à l'effondrement de mai-juin 1940 », explique Denis Peschanski, qui dirige le conseil scientifique du mémorial de Rivesaltes. « Le 12 novembre 1938, un décret-loi est promulgué qui permet l'internement de ceux qu'on appelle les "étrangers indésirables". La singularité, c'est qu'on interne des personnes non pas pour des crimes ou des délits qu'ils ont commis, mais pour le danger potentiel qu'ils représentent pour l'Etat. Dans cette première phase, les camps répondent à une logique d'exception. »

Alors que ces internements commencent, une catastrophe humanitaire se produit à la frontière catalane. A partir de janvier 1939, 450 000 Espagnols fuyant devant les troupes franquistes passent la frontière. Le gouvernement, débordé, interne les Espagnols à même le sable des plages, à Argelès-sur-Mer, Banyuls. Le ministre de l'intérieur déclare qu'on n'intérne pas les Espagnols, mais qu'on les « concentre », d'où l'emploi, dans les documents administratifs de l'époque, de l'expression de camps « de concentration » pour qualifier certains de ces lieux. L'exode des républicains espagnols, par son ampleur et par les traces qu'il a laissées dans tout le Sud, trigue le travail de mémoire, en France, sur l'internement.

LIRE LA SUITE PAGES 2-3



Deux gardiens du camp devant des détenus (1941-1942).

HOLOCAUST MEMORIAL MUSEUM WASHINGTON



Groupe de femmes tziganes internées avec leurs enfants (entre 1941 et 1942).

HOLOCAUST MEMORIAL MUSEUM WASHINGTON



Deux enfants du camp s'abritant du froid et du vent.

PAUL DENIS



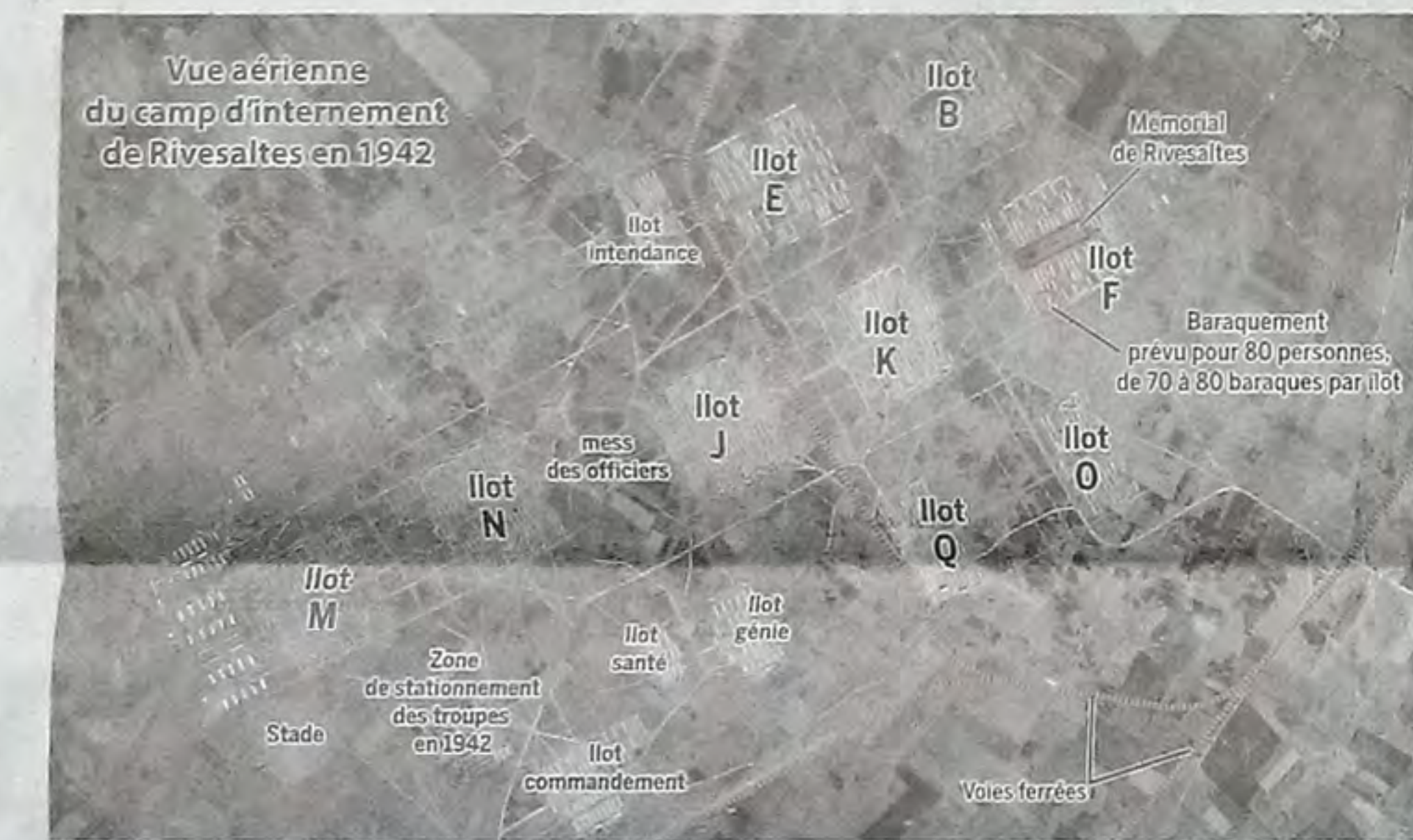
Rassemblement des juifs étrangers avant leur déportation à Auschwitz, via Drancy, à l'été 1942. Photo clandestine prise par l'Américain Tracy Strong, représentant de l'organisation de secours YMCA.

MEMORIAL DE LA SHOAH / CCDC - FONDOS TRACY STRONG



Intérieur de la baraque des Espagnols formant une des compagnies de travailleurs étrangers chargées de la construction du camp militaire (à partir d'octobre 1939).

CCDC



Vue aérienne du camp d'internement de Rivesaltes en 1942

SUITE DE LA PAGE 1

A partir de la déclaration de guerre, en septembre 1939, on enferme des étrangers non plus comme « indésirables », mais en tant que « ressortissants de puissances ennemies ».

Après la défaite, les camps français, dont celui de Rivesaltes, camp militaire à l'origine, sont passés sous l'autorité du ministère de l'Intérieur.

En juin 1940, il ne restait presque plus d'Espagnols détenus en France. Ils seront réin-

ternés en masse par le régime de Vichy, au nom de la logique d'exclusion. Une partie de ceux qui s'étaient engagés auprès de l'armée française et qui avaient été pris sur le front seront retirés des camps de prisonniers de guerre par les Allemands et déportés à Mauthausen.

Le bilan de cette première période du camp, entre 1941 et 1942, est lourd : 17 500 personnes internées, dont 53 % d'Espagnols, 40 % de juifs et un peu plus de 7 % de Tziganes.

De nombreuses organisations de secours sont présentes à Rivesaltes : le Secours suisse aux enfants, l'OSE (Œuvre de secours aux enfants), les quakers, le YMCA, la Cimade. Elles jouent à la fois la légalité et l'illégalité afin de ne pas se rendre complices de la déportation tout en gardant la possibilité d'agir pour aider les détenus dans le camp.

En novembre 1942, le camp de Rivesaltes est fermé, transformé en garnison allemande. A la Libération, retournement de l'histoire, des prisonniers allemands y sont internés pendant plusieurs années.

En juin 1940, il ne restait presque plus d'Espagnols détenus en France. Ils seront réin-

ternés en masse par le régime de Vichy, au nom de la logique d'exclusion. Une partie de ceux qui s'étaient engagés auprès de l'armée française et qui avaient été pris sur le front seront retirés des camps de prisonniers de guerre par les Allemands et déportés à Mauthausen.

En juin 1940, il ne restait presque plus d'Espagnols détenus en France. Ils seront réin-

Les camps français d'internement en janvier 1941



Les camps français d'internement en août 1942



SOURCES : NORA ESPERGIN, DENIS PESCHANSKI, LA FRANCE DES CAMPS, GALLIMARD, 2002

En novembre 1942, le camp de Rivesaltes est fermé, transformé en garnison allemande. A la Libération, retournement de l'histoire, des prisonniers allemands y sont internés pendant plusieurs années.

Le mémorial de Rivesaltes promet de devenir le point névralgique de la mémoire de l'internement en France

L'originalité de ce camp, c'est qu'il symbolise l'histoire de la France de l'internement au XX^e siècle, à travers les conséquences de la guerre d'Espagne, de la seconde guerre mondiale, de la guerre d'Algérie, et jusqu'à la rétention des étrangers sans papiers jusqu'en 2007.

« Cela a été difficile de faire cohabiter les mémoires et les communautés », explique Denis Peschanski, qui travaille sur le projet depuis 2002.

« Pendant la guerre d'Algérie (1954-1962), des conscrits sont passés par ce lieu un jour ou deux, le temps d'être incorporés. Puis des centaines de militants du Front de libération nationale algérien y ont été internés. Enfin, 20 000 harkis, « supplétifs » de l'armée française ayant fui leur pays après son indépendance, y ont été hébergés entre 1962 et 1964.

« L'originalité de ce camp, c'est qu'il symbolise l'histoire de la France de l'internement au XX^e siècle, à travers les conséquences de la guerre d'Espagne, de la seconde guerre mondiale, de la guerre d'Algérie, et jusqu'à la rétention des étrangers sans papiers jusqu'en 2007. Il y a donc une unité de lieu, mais une diversité d'histoires et de mémoires. La revendication de mise en valeur de ce lieu de mémoire date du début des années 1990. Elle est portée par la société civile à l'initiative de deux personnalités locales, Claude Delmas et Claude Vauchez, et de Serge Klarsfeld. Un scandale est le déclencheur : la

MICHEL LEFÈVRE

« On avait faim tout le temps »

Le 3 janvier 1939, Antonio de la Fuente, fuyant devant l'avancée des troupes franquistes, passe la frontière française à Puigcerdà avec sa mère, sa tante, ses trois frères et ses deux sœurs. Il a 9 ans. Son père, carabinier, est resté en arrière et passera en France plus tard. Les autorités françaises internent les hommes dans des camps improvisés à Argelès-sur-Mer ou au Barcarès (Pyrénées-Orientales) et dispersent femmes et enfants dans d'autres centres d'internement.

Dans les traits qui les conduisent vers la frontière espagnole, femmes et enfants manifestent, tempêtent, résistent, au point que le préfet renonce et les envoie au camp de Saint-Cyprien, près de Perpignan. La famille de la Fuente est ensuite transférée à Argelès, puis à Bram (Aude). Là aussi,

les femmes se révoltent, renversent les barbelés, face aux tirailleurs sénégalais et aux spahis marocains. Au printemps 1941, les réfugiés arrivent enfin à Rivesaltes. « Ce camp nous a paru plus accueillant, il y avait des châlits et du ciment au sol des baraques », se souvient-il.

« De la boue partout »

Rivesaltes, c'est la fournaise en été, le vent glacial en hiver. Le régime se compose d'une eau tiède le matin, de tomates cuites avec un bout de pain, le midi, de rutabagas et de topinambours le soir.

Il assiste, en novembre 1942, à l'arrivée des Allemands en sidécar. Peu après, en wagons à bestiaux, les réfugiés sont transférés à Gurs, dans le Béarn. « On a été les derniers à partir avec les Tziga-

nes, dit Antonio. Ce camp était très dur, il y avait de la boue partout. A notre arrivée, il restait encore des juifs allemands, qui sont repartis peu après. On ne savait pas qu'ils portaient pour Auschwitz ».

Mal 1943, nouveau péripète, en train cette fois, jusqu'à Saint-Germain-d'Auvergne (Puy-de-Dôme). « Là, je prends ma première douche depuis mon arrivée en France. » « Nous étions libres et on a pu aller à l'école. Mon grand frère était dans la Résistance et on a assisté à la Libération. Jusqu'en 1950, il fallait un laissez-passer de la gendarmerie pour se déplacer. Mais, à ce moment-là, nous avions obtenu un passeport Nansen. Je suis devenu français en 1960, après avoir essayé trois refus. »

Il n'en veut pas à la France, où il vit toujours, à dix kilomètres de Rivesaltes, mais « à ceux qui provoquent les guerres ». Depuis des années, il fait visiter à des classes les restes du camp. Il conclut par ce regret : le président de la région Languedoc-Roussillon, Christian Bourquin (1954-2014), l'élu socialiste qui a tant fait pour ce mémorial, « ne sera pas là pour assister à l'inauguration ». ■ M. LE.

« J'en veux à la France de Vichy »

Le 1^{er} mai 1942, Henri Parens, du haut de ses 13 ans, s'évade du camp de Rivesaltes. Il ne se souvient pas d'avoir dit adieu à sa mère. C'était sans doute insupportable. C'est elle qui lui a dit de se sauver. Personne n'imaginait la « solution finale » à l'époque, mais sa mère sait que les nazis ont entrepris la destruction massive des juifs d'Europe de l'Est. Henri Parens, lui, n'est au courant de rien.

« Depuis sa naissance, en 1928 à Lodz, en Pologne, il a suivi sa mère partout : à Bruxelles, où il a grandi ; sur les routes de l'exode fuyant l'invasion allemande en mai 1940 ; puis à travers la France, à bord des trains bondés. Ils sont d'abord accueillis dans un village de Sud-Ouest, avant d'être incarcérés par la France de Vichy dans le camp du Récebedou (Haute-Garonne), près de Toulouse, puis à Rivesaltes, à été envoyée à Drancy (Seine-Saint-Denis), pour être ensuite assassinée à Auschwitz. Sa colère reste intacte. « J'en veux à la France de Vichy d'avoir si bien collaboré. » Devenu pédopsychiatre et psychanalyste, Henri Parens, qui est

encore, à 86 ans, en poste à la Thomas Jefferson University de Philadelphie, a passé sa vie à panser « ses plaies ». En 2002, date du soixantième anniversaire de la mort de sa mère, il décide de raconter : une autobiographie conçue comme une autoanalyse, intitulée Retour à la vie. Guérir de la Shoah, entre témoignage et résilience (Tallandier, 2010).

« Le cercle de l'enfer » Grâce à cette organisation, il quitte la France. Le 25 juin 1942, il arrive aux États-Unis avec 49 enfants dont Savic, son meilleur ami, rencontré au camp de Rivesaltes. Il devra attendre cinq ans avant d'apprendre que sa mère, qui a tenté elle aussi de s'évader de Rivesaltes, a été envoyée à Drancy (Seine-Saint-Denis), pour être ensuite assassinée à Auschwitz. Sa colère reste intacte. « J'en veux à la France de Vichy d'avoir si bien collaboré. » Devenu pédopsychiatre et psychanalyste, Henri Parens, qui est

Revenu au camp en 1947, avec sa famille, il a ressenti une profonde reconnaissance envers l'Etat français pour n'avoir pas effacé les traces de Rivesaltes. « Il est important que cette preuve subsiste. Pour que les générations futures sachent », insiste-t-il. ■ ANTOINE FLANDRIN

« J'ai tenu ma douleur enfermée »

C'est installé dans la cale sans hublots d'un paquebot que Fatima Besnaci-Lancou et les siens ont traversé la Méditerranée en novembre 1962. Entassés dans la pénombre aux côtés d'une centaine de candidats à l'exil, ils ont dit adieu à leur pays, l'Algérie, quatre mois après l'indépendance. A leur arrivée à Narbonne (Aude), ils sont accueillis par des membres d'associations caritatives, arborant des banderoles avec l'inscription : « Soyez les bienvenus ». On leur offre des biscuits et des boissons. Un moment de répit avant d'être conduits au camp de Rivesaltes, cet endroit qui, pour Fatima Besnaci-Lancou, « ressemblait tellement à une prison ».

« Les tentes baïlé s'étendaient à perte de vue sur une plaine aride », se souvient-elle. Un vent glacial soufflait des montagnes enneigées persécutées chaque nuit. Parfois, il emportait les tentes mal amarrées. Coupés du reste de la France, les hommes et les femmes s'interrogent. Ces Français qui ont à peine entretenu vont-ils les accepter ? Fatima, 8 ans, écoute

les conversations des adultes, « les oreilles démesurément ouvertes ». Il y a longtemps qu'elle ne joue plus. A Novi, son village natal, si-tue près de Cherchell, elle a connu « l'hystérie » de l'indépendance, les règlements de comptes sanglants entre maquisards et harkis, supplétifs de l'armée française, considérés comme des traîtres.

Se « décoloniser la tête »

Pendant la guerre d'Algérie (1954-1962), ceux qui ne rejoignent pas le maquis étaient suspects de collaborer avec la France. Le père de Fatima s'est retrouvé dans le mauvais camp. Dénoncé pour avoir donné à manger aux maquisards, il est interrogé par les services français. « Entre deux maquis, il avait fallu choisir le moins menaçant. Mais avions-nous été arrêtés et interrogés par l'armée française, nous étions suspects et donc condamnés à mort par l'armée de libération nationale », explique Fatima Besnaci-Lancou. Son père devient ainsi un harki, au contraire du frère de sa mère qui rejoint le maquis. Par mesure de sécurité, elle doit rester enfermée à la maison.

Désormais, son seul moment de respiration sera l'école. Elle apprend le français sur les bancs de Novi, puis dans les camps de harkis à Rivesaltes, à Bourg-Lastic (Puy-de-Dôme) et à Mouans-Sartoux (Alpes-Maritimes) où sa famille séjournera jusqu'en 1979. Elle le dit sans fard, ce sont ses rencontres avec des Français qui lui ont permis de se « décoloniser la tête ». Première femme de son camp à posséder une voiture, elle obtient un travail dans une entreprise de gestion de yachts, à Cannes. Après s'être mariée, elle s'installe à Paris, où elle se consacre à l'écriture de nombreux ouvrages sur la mémoire des harkis, consciente qu'il est important d'« assumer son histoire ». Dans Filles de harkis (Éditions de l'Atelier, 2005), elle revient sur des deux années à Rivesaltes, « dans ce camp qui a cristallisé le sentiment d'abandon » des harkis. « La plupart d'entre nous ont intériorisé la honte d'appartenir à une communauté jugée inférioritaire par les opinions publiques de nos deux pays (...) Comme beaucoup, j'ai tenu ma douleur enfermée. A présent, il faut que je raconte », écrit-elle. ■ A. FL.